



**HAL**  
open science

## La sédentarisation des nomades au Ladakh

Pascale Dollfus

► **To cite this version:**

Pascale Dollfus. La sédentarisation des nomades au Ladakh. Journée Himalaya, NSU (CNRS) et le Réseau Asie-Imasie (UPS 2999 CNRS/FMSH), Jan 2009, Paris, France. hal-01687912

**HAL Id: hal-01687912**

**<https://hal.science/hal-01687912>**

Submitted on 18 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Journée Himalaya »

08 janvier 2009

Campus Gérard Mégie

Organisée par l'INSU (CNRS) et le Réseau Asie-Imasie (UPS 2999 CNRS/FMSH)

Pascale DOLLFUS

### La sédentarisation des nomades au Ladakh <sup>1\*</sup>

UPR 299, "Milieux, Sociétés et Cultures en Himalaya"

7 rue Guy Môquet 94801 Villejuif

pdollfus@vjf.cnrs.fr

*Août 1995 - Campement de Spangchen, "La Grande Pelouse".*

Padma m'invite sous sa tente après avoir faire taire le chien. C'est une jeune femme de 27 ans. Née et mariée à Kharnak, elle n'en a jamais quitté le territoire : quelque 500 km<sup>2</sup> de montagnes arides et de vallées à la végétation steppique. Son monde est celui de la tente et du campement. <sup>2</sup>

Vêtue d'un long manteau de lainage lie-de-vin retenu par une ceinture en laine rouge enroulée plusieurs fois autour de la taille, et chaussée de bottes de laine serrées par une jarretière sous le genou, elle s'affaire près du foyer pour m'offrir la collation de bienvenue: du thé salé et beurré, épaissi d'une poignée de poudre de fromage séché et de farine d'orge grillée. Je lui donne les allumettes et quelques provisions achetées à Leh, chef-lieu et unique ville du district du même nom. Elle accepte en connaissance les sucreries, les biscuits et les navets, mais regarde avec méfiance les autres légumes qu'elle découvre ici pour la première fois. Incitée à les goûter, elle repose rapidement la tomate jugée "acide", le concombre "amer" et le chou-rave "mauvais". Sur ces hautes terres, les légumes ne sont pas à l'honneur, pour être qualifié de tel, un repas doit comprendre de la viande et du gras.

---

\* Les numéros en rouge se rapportent aux numéros des diapositives du powerpoint ou du pdf

En ce début d'après-midi, le campement est calme. Assise dehors près de la porte, Grand-mère Putit baratte du yaourt dans une outre en peau de chèvre qu'elle fait rouler sur ses cuisses. Sa fille Tashi tisse la bourre laineuse prélevée sur les flancs des yaks à la mue en d'épaisses et chaudes couvertures. Les hommes sont absents. Karma, le mari de Padma, parcourt la montagne avec le troupeau de chèvres et de moutons. Son cadet, religieux séculier, effectue un rituel dans une tente en contrebas. Grand-père Dorjay est parti constater les dégâts causés par les chevaux laissés en libre pâture descendus brouter les champs d'orge encore verts.

### *Août 2002 - Spangchen*

Le campement est désormais accessible par une piste à partir de la route reliant Leh à Manali. Les visites sont nombreuses : acheteurs de pashmina et de bêtes sur pied, fonctionnaires du gouvernement, représentants d'ONG et touristes montés en jeep se succèdent.<sup>3</sup> Aux côtés des tentes noires, on trouve désormais des tentes blanches en coton et des cabanes en pierres qui servent d'entrepôt et parfois d'habitation. Plusieurs emplacements de tente sont vides, leurs propriétaires ayant quitté Kharnak pour s'établir près de Leh.

Karma est maintenant chef de famille. Ses parents se sont retirés dans une petite tente dressée à proximité. Tashi est morte en 1998 à l'hôpital de Chandigarh où elle avait été transférée en avion de Leh, emportée à moins de 30 ans par "une maladie du ventre". Padma m'invite à entrer sous la tente. Elle me sert un verre de lait chocolaté, "du Bournvita", chauffé sur une gazinière à deux feux ; les bonbonnes arrivent par camion en aval du campement, puis sont acheminées à dos de yak ou de cheval. Par cette belle journée d'été, elle porte une longue tunique en polyester, un gilet sans manches en duvet de marque occidentale et des mocassins en plastique. Au fond de la tente, une lampe alimentée par des panneaux solaires. Gaz, lampe, vêtements de coupe et, parfois, de fabrication "étrangère", verres importés de Delhi et "Bournvita" ne sont que quelques exemples des produits manufacturés présents dans les campements. On trouve aussi des bidons de plastique recyclés en seaux, en écuelles, ou en barattes à beurre, des chaussettes en "pur nylon", de la peinture pour marquer le cheptel, des pelotes aux couleurs franches, de la crème hydratante, du shampoing, des sous-vêtements, des paquets de nouille minute, des chewing-gums ...

La jeune femme me confie que la famille a décidé de quitter Kharnak pour s'établir près de Leh. Karma prospecte pour trouver des acheteurs pour son troupeau. Questionnée sur les raisons de ce départ, Padma évoque l'éducation des enfants, son état de santé, la rigueur des hivers, et la difficulté à gérer un important troupeau quand on manque de main-d'oeuvre. Les enfants sont petits, les grands-parents âgés, elle-même malade reste parfois couchée des journées entières. Karma doit alors tout faire : les corvées d'eau et de combustible, les repas, la traite, le gardiennage des troupeaux, sans oublier les tâches communautaires. Aujourd'hui par exemple, c'était au tour de leur maisonnée de conduire aux pâturages le troupeau de 'bri (femelles de yak) et de veaux de la communauté. Cette année, ils ont dû embaucher une bergère (logée, nourrie et payée) pour mener paître les chèvres et les moutons et aider à la traite. Mais le mois prochain, qui ira couper l'herbe et ramasser le combustible pour l'hiver ?

*Septembre 2004 - Lotissement de Kharnakling, près de Leh* <sup>4</sup>

Padma me reçoit dans sa nouvelle demeure. La famille est descendue à l'automne comme quatre autres familles. Trouver des acheteurs pour le cheptel n'a pas été facile car l'offre est importante et la demande faible. Karma s'est finalement résolu à céder à bas prix à un éleveur tibétain les trois yaks qui lui restaient et à vendre aux bouchers de Leh les moutons et chèvres dont il n'arrivait pas à se défaire. Avec l'argent obtenu, il a acheté un terrain et construit cette maison. Au Ladakh, la construction d'une maison est un préalable à toute migration temporaire, saisonnière ou définitive.

Les deux frères travaillent selon les opportunités. Avec la main d'œuvre nombreuse en provenance du Bihar et du Népal qui accepte d'être très peu payée, la concurrence est rude et ils ne trouvent pas toujours à embaucher. Karma espère travailler avec les touristes comme muletier puis, qui sait, comme guide mais il doit pour cela apprendre l'anglais. Thinlés, religieux à Kharnak, apprend à conduire des camions dans le campement militaire voisin.

Dans la pièce à vivre, il fait très chaud. Les mouches bourdonnent, nombreuses. L'électricité est allumée en permanence. Pour mobilier : des malles en fer blanc, une télévision et un lecteur de DVD, mais aussi des tables basses dont l'absence dans les tentes est pointée par les gens de la vallée comme une marque d'arriération.

"Les nomades mangent par terre" disent-ils avec dégoût. Seul souvenir de la vie d'avant: les tapis en guise de siège.

Les enfants sont à l'école. L'aîné, âgé d'une dizaine d'années, est scolarisé sur place dans une école privée, mais il n'aime pas l'étude et redouble sa première classe. La cadette, très assidue, en revanche, est en internat à quelques kilomètres de chez elle. Les frais de scolarité et d'hébergement sont élevés et sa mère cherche un sponsor.

Au-delà de l'anecdote, l'histoire de Padma illustre les profonds changements qui ont bouleversé ces dernières décennies cette petite société pastorale.

Les pasteurs de Kharnak constituent l'un des trois groupes nomades du Ladakh<sup>5</sup>. Ils vivent de l'élevage de yaks, de chèvres et de moutons à plus de 4200 mètres d'altitude.<sup>6</sup> Six fois par an, le groupe tout entier se déplace à la suite de ses troupeaux empruntant des itinéraires qui le conduit saison après saison dans les mêmes lieux. L'été, on vit dans des tentes regroupées en campement ; l'hiver où la température descend jusqu'à -35°, dans de petites maisons conçues sur le même modèle.<sup>7</sup>

En 1993, un peu moins de 400 personnes habitaient Kharnak toute l'année. En juin dernier, elles n'étaient plus que 70, 20 de plus en juillet avec le retour dans les campements d'anciens et de nonnes venus passer l'hiver en ville. Aucun enfant en âge scolaire. En quinze ans, 80% de la population a abandonné la vie nomade pour se sédentariser dans la vallée de l'Indus. Dans leur immense majorité, ils se sont établis à Choglamsar,<sup>8</sup> une agglomération périurbaine implantée en plein désert à dix kilomètres de Leh où vivent sans se mélanger, des réfugiés Tibétains arrivés dans les années 60 après l'occupation de leur pays par la Chine, et des dizaines de migrants venus de différentes régions du Ladakh attirés par la ville, ses services et ses promesses d'emplois salariés.

Les "descendus", comme ils se nomment eux-mêmes, ont créé un lotissement baptisé Kharnakling, "l'îlot de Kharnak". En 2008, chaque famille, qu'elle ait ou non quitté le Changthang, y possédait sinon une maison, au moins un terrain à bâtir.<sup>9</sup>

Les Kharnakpa situent l'amorce de ce mouvement migratoire au début des années 1980 avec l'installation dans un village de la vallée, pour raisons personnelles,

d'un homme de la communauté. Faible au début, cette migration s'est intensifiée avec l'ouverture à la circulation civile d'une route militaire passant à quelques kilomètres de leurs campements d'été. Cette route a permis l'intégration au monde urbain de cette population excentrée et a transformé radicalement ses réseaux d'échanges. Le voyage à la ville, autrefois une véritable entreprise, est devenu banal. L'été, en bus ou en camion, on se rend à Leh en quelques heures moyennant la somme de cent roupies

Au cours des quinze dernières années, la sédentarisation des pasteurs s'est poursuivie au rythme de quatre familles en moyenne par an, plus les "mauvaises années" marquées par de lourdes pertes au sein du cheptel, moins les "bonnes années", exemptes d'épizooties et d'intempéries : chutes de neige précoces, vagues de froid, sécheresse.

Les anciens en conviennent : de telles calamités ne sont pas nouvelles. "Il y a deux générations, raconte ainsi Sonam Dorjay, le doyen de la communauté, des chutes de neige dès le mois de septembre, suivies par un hiver glacial, causèrent la mort de la quasi-totalité des chèvres et des moutons. Pour survivre, hommes, chevaux et yaks se nourrissent de "viande morte", de "bouillon d'os" et de racines."

Dans le passé, les pasteurs de Kharnak subissaient ces épreuves bon gré mal gré. Aujourd'hui où d'autres choix s'offrent à eux, beaucoup ne les acceptent plus. Les candidats au départ refusent la vulnérabilité inhérente au système pastoral, soumis plus encore que l'agriculture aux caprices de la nature. Ils aspirent à une certaine sécurité future au prix de l'abandon de la vie nomade.<sup>10</sup> Ils ne veulent plus affronter l'hiver, une saison vécue comme une épreuve à surmonter. Ils désirent bénéficier des facilités du monde moderne, dont les habitants de Leh et de ses alentours ont été les premiers à profiter.<sup>11</sup> Ils descendent dans la vallée pour habiter à proximité de services publics ou privés : écoles et centres médicaux. Ils réclament pour leurs enfants le droit à l'éducation pour qu'ils puissent être instituteur, médecin, ou soldat.<sup>12</sup> Ils revendiquent un accès aux soins en cas de maladie ou d'accident. Tous disent compter parmi leurs proches un décès prématuré, dont ils pensent à tort ou à raison qu'il aurait pu être évité "au Ladakh".

Les Kharnakpa n'ont pas pour autant une vision idyllique de la ville. Ils savent que la vie n'y est pas toujours agréable, que tout s'y achète (la viande comme le bois ou le fourrage) et qu'il leur faudra travailler comme hommes de peine.<sup>13</sup> Ils sont aussi conscients de l'image négative qu'ont d'eux les sédentaires: celle de bergers frustes, de "mangeurs de viande" au caractère dur et impétueux, qui ne savent pas travailler. Ils partent cependant encouragés par l'exemple de ceux qui les ont précédés.

Les familles qui ont réussi, comme celle de Dorje aujourd'hui propriétaire d'une maison en béton avec portail en fer ouvragé, d'une échoppe et d'un camion, sont des modèles cités en exemple. Pourtant, l'immense majorité ne possède qu'une maison – de 2 à 5 pièces -bâtie sur un seul niveau au centre d'une petite cour.<sup>14</sup>

Ces nouveaux sédentaires, sans champs ni cheptel, sont les pourvoyeurs d'une main d'œuvre bon marché. Payés à la tâche ou à la journée, ils sont embauchés sur des chantiers de construction pour piocher, pelleter, charrier sable et pierres ; plus rarement, par des fermiers pour accomplir des tâches qui ne demandent aucun savoir-faire comme le ramassage des pommes de terre à l'automne. Certains hommes, renouant avec leur passé de caravaniers et de transporteurs, font du colportage ou servent d'intermédiaires entre les marchands installés à Leh et les éleveurs toujours présents au Changthang. L'été, quand les cols ouvrent, ils gagnent les hautes terres avec quelques paires de chaussures, deux à trois montres, des turquoises, des perles de corail ou d'agate pour les échanger contre de la pashmina qu'ils tenteront de négocier au meilleur prix de retour dans la vallée.<sup>15</sup> Cette pashmina, ils la récoltent également sur des peaux d'animaux morts achetées aux abattoirs.

À l'occasion,<sup>16</sup> les bergers de Kharnak jouent de "fiers et sauvages" bandits dans des films produits par Bollywood ou leurs propres rôles lors de manifestations culturelles organisées par le département du tourisme.<sup>17</sup> Déguisés en "nomades", ils interviennent ainsi dans le cadre du festival du Ladakh. Deux semaines durant, installés devant des tentes noires dressées pour la circonstance,<sup>18</sup> les hommes filent le poil de yak, tandis que les femmes barattent le beurre dans des outres et traitent les '*bri* (femelles de yak) élément indispensable au décor, dans des seaux de bois qui ont - en haut - disparu des campements.

Malgré des conditions souvent précaires et un futur improbable, les retours "au pays" sont exceptionnels. Les femmes se plaignent à l'envi du manque d'air, de la pollution, de la chaleur accablante et des mouches et des moustiques qui, l'été, envahissent les habitations. Elles disent regretter les verts pâturages fleuris parcourus de torrents d'eau pure du Changthang, dont elles dressent un portrait enchanteur confinant à l'image d'Epinal d'un paradis vierge de toute souillure. Aucune n'envisage pourtant de revenir y vivre.<sup>19</sup>

Les Anciens, réduits à attendre dans un environnement qui n'est pas le leur, sans lieu pour se retrouver, rêvent de retour. Mais comment vivre là-haut sans cheptel ?

Comment survivre sans enfant pour mener les troupeaux, pour rechercher le yak ou le cheval égaré, pour aller dans la montagne déterrer les racines des ajoncs tibétains servant de combustible ? L'élevage est un chemin qu'il faut parcourir ensemble.

La sédentarisation n'est pas ici une sédentarisation forcée comme ceci est le cas aujourd'hui au Tibet où les nomades sont déplacés, officiellement pour bénéficier de "logements confortables", et les troupeaux parqués pour "protéger l'environnement". Bien au contraire, gouvernement et ONG ont multiplié aides et programmes de développement pour maintenir les nomades sur place. Car la pashmina, avec laquelle sont tissés les fameux châles du Cachemire, est un des plus gros revenus du Ladakh. Cette bourre soyeuse est récoltée sur les flancs des chèvres tibétaines ; sa qualité augmente avec le froid et l'altitude. Or sans bergers, pas de troupeaux et sans troupeaux pas de pashmina.

Les premières initiatives gérées par des personnalités d'origine paysanne ou urbaine, sans réelle connaissance de la situation locale, se sont soldées par des échecs, quand elles ne sont pas révélées dommageables. Il y a une dizaine d'années, le gouvernement a ainsi initié une plantation en plein pierrier pour "arrêter la progression du désert" offrant 10 roupies par saule planté et finançant la clôture. L'aventure a tourné court : en moins de six mois, les arbres non arrosés et soumis à la dent dure des chèvres, s'étant sans peine frayé un chemin à travers les barbelés, n'étaient plus qu'un souvenir. Plus récemment, il a commandé le creusement d'un canal de plusieurs kilomètres de long pour transformer une étendue caillouteuse en prairie. Nouveau fiasco : l'eau n'a jamais coulé dans le canal, le débit de la rivière dans laquelle il s'abouchait s'avérant trop faible au mois de juin au moment des semis. Finalement, le gouvernement a choisi de distribuer du fourrage en granulé, une pratique qui, l'expérience l'a montrée dans d'autres régions du monde, se révèle inefficace à long terme et contribue au développement non-durable des troupeaux.

Pour améliorer les conditions de vie des nomades le gouvernement s'est engagé dans le développement d'infrastructures. <sup>20</sup> Après avoir échoué dans la construction de bâtiments aux murs de ciment et de toit de tôles - des matériaux non adaptés aux températures contrastées et au vent violent caractérisant la région, il a fait construire des maisons en pierres taillées dotées de portes et de fenêtres dans les hivernages. Il a également financé la construction de pistes entre les campements,



installé des pompes hydrauliques pour avoir de l'eau aux intersaisons quand la température diurne a fait disparaître la neige aux abords des campements, mais est insuffisante pour la faire fondre sur les sommets et alimenter les torrents.

D'année en année, paradoxalement, Kharnak se vide de ses habitants, mais se construit.

<sup>21</sup> Las, à ce jour, ces initiatives pour maintenir les nomades sur place, sans doute prises trop tardivement, se sont révélées impuissantes à enrayer leur migration. Enfants et adolescents, qui assuraient traditionnellement le gardiennage des troupeaux, sont tous scolarisés dans la vallée. Les spécialistes religieux, médecins et astrologues ont aussi déserté les campements. Les nonnes par exemple – une trentaine à Kharnak dans les années 90 n'y sont plus que cinq – ont suivi 'Brug-chen Rinpoche dans les couvents que ce dernier a fondés dans la vallée de l'Indus ou dans la vallée de Katmandou.

A Kharnak, la communauté réduite à moins de 70 membres permanents tente de faire face. Elle a amendé des lois coutumières obsolètes et promulgué d'autres règles, allégé un calendrier rituel désormais trop lourd à supporter pour un si petit groupe. Elle a également modifié la composition de son cheptel en fonction des lois du marché, abandonné toute pratique agricole : une activité perçue comme contraignante, "mangeuse d'hommes et de temps" et peu rentable. Au sein des troupeaux, les chèvres ont remplacé les moutons qui, prisés au temps des grandes caravanes et du troc où sa laine s'échangeait contre du grain, sont aujourd'hui de faible rapport. Leur laine se vend mal face aux vêtements de coton ou de polyester qui inondent le marché. Les yaks sont menacés à leur tour. Avec la construction de pistes permettant le transport des biens par camion, l'usage du gaz au lieu de bouses pour la cuisson, et le remplacement progressif des tentes noires par des maisons de pierres ou de tentes en coton, l'utilité de ces gros mangeurs d'herbe est remise en question.

Cette focalisation sur l'élevage de chèvres – lui-même encouragé par le prix de la pashmina et des mesures comme la création par le gouvernement d'une coopérative qui achète comptant aux éleveurs la totalité de leur production - , n'est pas sans conséquence sur le couvert végétal livré aux piétinements des chèvres et à leurs dents qui arrachent tout. La désertification menace les pâtures.

Quel avenir aujourd'hui pour les gens de Kharnak ? Celui de figurants maintenus artificiellement dans des paysages grandioses servant de décors aux tournages de films ? D'animateurs de parcs nationaux chargés de "vivre à la nomade" pour la caméra des touristes de passage ? De techniciens de l'élevage, de bergers producteurs de pashmina formés dans les écoles et non plus en suivant leurs aînés ? De transhumants possédant une maison à Choglamsar et des troupeaux transportés l'été en camion à Kharnak et menés paître l'hiver dans les pâturages d'altitude plus accessibles de la vallée de l'Indus délaissés par les agriculteurs du Ladakh central qui ont abandonné l'élevage pour s'adonner à des activités jugées plus lucratives comme la plantation d'arbres, le maraîchage ou le tourisme?

Il est aujourd'hui trop tôt pour le dire, mais quelle que soit la réponse, force est de constater qu'un mode de vie singulier est en train de disparaître.

P. Dollfus - Vers une sédentarisation univoque ? Le cas des éleveurs nomades de Kharnak, Ladakh (Himalaya occidental indien), *Nomadic Peoples*, NS (2004), vol.8, n°2, pp.200-213.

Mountain deities among the nomadic community of Kharnak (eastern Ladakh). In M. van Beek K. Brix. Bertelsen & P. Petersen (eds.), *Ladakh. Culture, History, and Development between Himalaya and Karakorum (RROL 8)*. Aarhus, Aarhus University Press, 1999. pp. 92-118.

Autres références sur les nomades du Ladakh :

M. Ahmed, *Living Fabric. Weaving among the Nomads of Ladakh Himalaya*. Weatherhill/Orchid Press, Trumbull/Bangkok, 2002.

S. Goodall, *From Plateau Pastures to Urban Fringe: Sedentarisation of Nomadic Pastoralists in Ladakh North-West India*. 2007. Ph.D. Thesis, University of Adelaide.